



JEANNE CORDELIER

Escalier F

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Jeanne Cordelier, c'est une colère que l'on croyait avoir oubliée. La rageuse de *La Dérobade*, inoubliable roman vrai d'une prostituée, écrit il y a 30 ans (réédité en poche aujourd'hui), revient secouer les bonnes consciences. Elle reprend du corps dans *Escalier F*, en partant à la poursuite de son enfance maudite. Malédiction, autre nom de la pauvreté qui plane sur la petite Jeanne à Malakoff, parmi cinq frères et sœurs, et sous la coupe d'une mère terrible, Andrée. Cordelier a eu l'enfance de Céline dans *Mort à crédit*, de Jack London dans *Le Cabaret de la dernière chance*, celle qui sent la faim, les coups et l'alcool, et fait parfois naître un écrivain. Pourtant, précise-t-elle, « *on ne parlait pas au sixième droite de l'escalier F. Là-haut, on avait les becs clos. Des clous aux commissures des lèvres. Ce qui ne l'empêche pas de l'ouvrir. Résultat ça saigne* ». Oui, une langue qui saigne à blanc. L'écrivain projette dans une lumière crue cette famille qui tente de se parler sans se cogner. Pas facile, Andrée, la mère a livré son héritage : « *Détruire la faisait vivre*. » Et si Jeanne se réapproprie la sécheresse de sa mère, elle la transforme en une langue coupante. La justesse de Cordelier, c'est de se rapprocher de François Villon sans perdre les tripes d'une petite née à Malakoff en 1944. Rare accointance de la poésie et de la vie, qui lui permet d'écrire, au cours d'un enterrement : « *Un instant nous avons attablé nos morts, qui se reconnaissaient fort bien, riaient avec nous, comme on le fait d'une mauvaise farce, avant de retourner à leur néant.* » Il en faut, de la pugnacité, pour écrire comme ça.